

LE MÉRITE AGRICOLE

La mise en force de la dernière loi de Québec, instituant la décoration du mérite agricole, nous rappelle la chanson qui courait les rues de Paris lors de l'établissement de cette distinction en France. Elle se chante sur l'air du *Petit bleu*, qui a tant fait fureur dans les cafés-concerts :

*Le p' tit bleu,
Ça vous rarara
Ça vous rarigote, etc.*

1ER COUPLET.

Ah ! monsieur, pour moi quelle ivresse !
Quand j'ai reçu ce ruban vert,
J'avais le cœur plein de tendresse
Le ciel me semblait entr'ouvert,
J'ai réuni tout' ma famille
(Nous sommes quarant' deux, tout autant)
Mon portier, sa femme, et sa fille
Et j' leur ai dit en sanglotant.
J'en suis bleu, suis bleu, suis bleu !
Ce n'est pas une colle
J'ai l' mérit', rit, rit, rit, rit,
Agricol, col, col, col, col,
J'en suis bleu, suis bleu, suis bleu !
Ah ! morbleu ! sacrebleu ! ventrebleu ! bleu ! bleu !
J'ai l' mérite agricole !

2ME COUPLET.

Puisqu'à la fin on me décore
J'affirme ici de mon plein gré
Qu'un gouvernement qui m'honore
Mérite aussi d'être honoré
Pour moi, je n'en veux pas démordre
S'il est une justice au ciel,
On doit créer un nouvel ordre
Le Mérite ministériel.
J'en suis bleu, suis bleu, suis bleu !
Ce n'est pas une colle,
J'ai l' mérit' rit, rit, rit, rit,
Agricol, col, col, col, col,
J'en suis bleu, suis bleu, suis bleu !
Et ça me met la tête en feu.
Ah ! morbleu, sacrebleu, ventrebleu, bleu ! bleu
J'ai l' mérite agricole !

Mr. de Style.—Ma chère, je suis heureux de te voir plus gaie. Quand je suis parti ce matin, ton pauvre Fido était si malade que tu étais triste à mort. Il est donc mieux.

Madame de Style.—Non. Aussitôt après ton départ, madame Tiptop est venue me voir et m'a dit que ces chiens-là ne sont plus à la mode. J'ai jeté la vilaine bête dans la rue.

M. de Prendsesaises.—Pas de chance, j'ai perdu dix piastres ce matin.

L'ami.—Oh ! comment cela.

M. de Prendsesaises.—Je suis allé emprunter ce montant chez mon ami Donnetout, et, diable, il n'y était pas.

Chez Carsley.—Madame, après avoir inspecté tout le magasin, revient à une nouveauté qu'elle avait d'abord examinée en entrant.

Madame.—Est-ce bien la dernière mode ?

Le commis.—Ça l'était quand vous avez commencé à la voir ; mais maintenant je ne réponds plus de rien.

Madame.—Joséphine, je vous ai vu embrasser un jeune homme à la porte de votre cuisine ce soir. Que ça ne revienne pas.

La cuisinière.—Oh ! pardon, madame, je ne savais pas que c'était un de vos amis ; je ne le ferai plus.

Entre nègres :

Dr Ebène.—Votre enfant a l'air malade, madame Jaunissant.

Madame Jaunissant.—Oui, il a avalé un crayon de mine.

Le docteur.—Faites lui mâcher un morceau de caoutchouc une demi-heure après chaque repas, pour effacer les effets de la mine.

LE TIR ET LES TIREURS

Le maréchal de Saxo disait que pour tuer un homme dans une bataille, il faut autant de plomb que le poids de son corps.

D'autre part, d'après un article de la *Nature*, il a fallu, pendant la guerre de 1870, treize cents balles pour abattre un soldat.

Gassendi, qui traita la question en mathématicien, trouva que le poids du plomb dépensé dans un combat était toujours de beaucoup supérieur au poids des hommes tués.

Le même calcul a été fait par les temps modernes. Ainsi, d'après M. de Chesnel, "il aurait été tiré du côté des Autrichiens, à la bataille de Solferino, 8,400,000 coups de fusils, et on évalue à 2,000 tués et 10,000 blessés la perte que le feu de l'infanterie a fait éprouver à l'armée franco-sarde."

Chaque soldat blessé aurait donc coûté 708 coups de fusil et chaque mort 4,200.—Or, comme le poids moyen des balles était de 1½ once il aurait fallu au moins 525 livres de plomb par homme tué. En sorte que, pour cette bataille, l'évaluation du maréchal de Saxe resterait au dessous de la réalité.

Pendant la guerre franco-allemande, le nombre des cartouches dépensées par les Allemands a été de 30 millions, celui des coups de canons de 362,000 et du côté des Français, le nombre des blessés ou des morts de leurs blessures a été de 35,000 environ.

Le soldat tire presque toujours sans viser.

Un officier nous racontait dernièrement que, pendant la guerre franco-allemande, il s'était trouvé avec une compagnie de chasseurs en face d'une seule vedette prussienne à cheval, placée sur un mamelon découvert à 750 ou 900 pieds.

Or, pendant plus d'un quart d'heure, cette vedette servit de cible aux chasseurs, 4,000 coups environ furent tirés : à la fin, le cheval fit un bond, se cabra et s'abattit, entraînant son cavalier. Une balle venait de l'atteindre. Or, il est à remarquer qu'un tireur exercé, connaissant bien son arme, serait arrivé au même résultat du premier ou tout au moins du second coup.

Un tireur d'une valeur moyenne, plaçant à 600 pieds au moins une balle sur trois dans une cible de 10 pouces, vaudra à lui seul le nombre d'hommes nécessaire pour tirer assez de balles pour arriver au même résultat. Une compagnie formée de tireurs habiles pourrait anéantir une armée.

LE CARNET DE BAL

NOUVELLE

Je l'ai retrouvé hier, au fond d'un tiroir, en rangeant les brassières et les bonnets de bébé.

Les plaques d'ivoire sont un peu jaunies ; le petit écusson d'argent est devenu noir, et l'on distingue à peine les initiales finement gravées : M. B., Marcelle Berthier, mon nom de jeune fille.

C'est sur ce carnet mignon, qui contenait une vingtaine de pages blanches, que j'ai inscrit la date de mon premier bal, et jeté à bâtons rompus, impressions, silhouettes et portraits, tout le fugitif mirage des nuits de fête.

En ai-je noirci du papier !

J'étais seule. Bébé dormait à poings fermés, et j'avais baissé la lampe. Dans la cheminée le feu crépitait, projetant des ombres sur les rideaux baissés et sur nos belles tentures hispano-arabes, rapportées, par Georges, de ses longs voyages.

Oh ! nos premières joies, nos premières déceptions, quelle empreinte ineffaçable elles laissent dans nos âmes !

Jours calmes et naïfs chagrins, espérances radieuses, chères croyances, folles illusions, j'ai retrouvé un peu de tout cela dans le carnet oublié.

Ce flacon magique, dont la senteur s'élève lentement, c'est un coin ensoleillé de ma vie, plus et mieux : c'est ma jeunesse !...

* * *

Paris, décembre 188.

C'est pour ce soir !

Oh ! ce bal, ce bal me donne la fièvre. Mille inquiétudes me dévorent. Si mon corsage collait mal... Si j'allais paraître gauche, fagotée, pensionnaire enfin !

Dans le monde, comme sur la scène, le premier pas décide du reste et il ne faut pas manquer son entrée. Pour réussir vite et complètement, il faut de la hardiesse, du naturel, et aussi un grain de coquetterie... C'est positif, il en faut un grain...